



LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

*Collection dirigée par Pierre Laurendeau*

AUX ÉDITIONS DELEATUR

Jacques ABEILLE,

*L'Homme nu (les Voyages du fils I)*, 1986.

Patrick BOMAN, *Ce n'est pas le « 116 »*, 1988.

Michel VALPRÉMY, *Rose, Raoul et Courte-Queue*  
(eau-forte de Jacques Abeille), 1988.

Pierre LAURENDEAU, *Les Poinçons de John Baskerville*  
(lithographies de Ramón Alejandro), 1990.

Rikki DUCORNET, *The Volatilized Ceiling of Baron Munodi*  
*Les Plafonds volatilisés du Baron Munodi*  
(traduction de Guy Ducornet, lithographie de l'auteur), 1991.

Jacques-Élisée VEUILLET, *Oncle Ted*, 1992.

Rikki DUCORNET, *Les Feux de l'Orchidée*  
(traduction de Guy Ducornet), 1993.

Jacques ABEILLE,

*Louvaine* (gravure de Philippe Migné), 1999.

Jean-Pierre BRISSET,

*Le Brisset sans peine* (illustrations de Quentin Faucompré), 2001.

René TROIN, *La Crau (Arizona)*, 2002.

Patrick BOMAN, *Amertume des Nectars* (gravure de Georges Rubel), 2003.

AU LÉZARD

Jacques ABEILLE, *Les Lupercales forestières*  
(*les Voyages du fils II*), 1988.

CHEZ LE POLYGRAPHE, ÉDITEUR

Ramón ALEJANDRO, *L'Écart douloureux entre le désir immédiat*  
*et le plaisir différé*, 18 dessins;

Pierre LAURENDEAU, *L'Archipel des Fruits*, 1991.

# *L'Écriture du Désert*

۸ ۷ ۶

۵

۴

۳

۲

۱

۰

۹

۸ ۷ ۶ ۵ ۴ ۳ ۲ ۱

۰

۹

Jacques Abeille

*L'Écriture  
du Désert*



LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

---

Éditions Deleatur

2003



*À Éliane Kircher et Bernard Noël.*

**L**E MOMENT semble enfin venu de s'interroger à nouveaux frais sur l'existence d'une écriture des peuples du désert. Les témoignages des premiers voyageurs qui eurent le mérite de s'aventurer au contact de ces populations ont été trop imprécis ou partiels pour faire seulement allusion à une telle pratique. Étant admise l'hypothèse générale selon laquelle une forme d'économie archaïque, antérieure à l'agriculture et à la sédentarisation, ne saurait donner lieu à l'invention et encore moins à la pratique d'une écriture qui y serait sans objet, des visiteurs – qui ne connurent le désert que comme lieu de passage et n'y séjournèrent guère – ne pouvaient être attentifs, si toutefois ils trouvaient l'occasion de les observer, à des traces dont la signification leur était inconcevable.

Jusqu'à ces derniers temps, on ne recensait qu'un témoignage attestant de l'existence de tracés prati-

qués par les populations du désert. Cet unique récit, anonyme et de seconde main, traîne dans tous les manuels d'anthropologie culturelle à l'appui de la version officielle. L'observateur inconnu, ayant remarqué qu'un indigène dessinait des signes sur le sable, lui demanda de les interpréter et obtint en réponse un bref récit assez obscur dont le contenu n'a d'ailleurs pas été retenu. Incertain de la signification de cet énoncé, ce même observateur pria un autre indigène de lui fournir des éclaircissements complémentaires et en reçut un nouvel énoncé si différent du premier que les deux versions paraissaient incompatibles. Comme ce qui s'inscrit sur le sable n'a qu'une existence éphémère, le moment dans lequel se déroula cet épisode fut assez bref pour que le premier informateur fût présent lors du second témoignage. Il n'en parut, dit-on, pas autrement affecté, montrant même un enjouement qui fut jugé impertinent. Le voyageur de passage en conclut, pour commencer, que cette peuplade, encore attardée dans un état d'innocence infantile, ignorait le principe de contradiction aussi bien que les plus modestes rudiments d'écriture. Ensuite, se demandant pour quel motif ces indigènes-là avaient dessiné devant lui des traces dans le sable, il concluait qu'il ne s'était agi pour eux que d'une sorte



de jeu. Ils avaient singé sa façon de prendre des notes à la fois pour s'investir d'une part de son prestige de savant étranger et pour contrefaire sa conduite sur le mode ironique.

On pourrait aujourd'hui s'étonner de l'empressement avec lequel des spécialistes de tous bords se sont plu et se plaisent encore à répéter *ad nauseam* une anecdote si mince et qu'on n'a vue, jusqu'à ces derniers temps, corroborée par aucun témoignage. La fortune théorique de cet argument unique inciterait plutôt à s'interroger sur sa signification pour ceux qui la propagent avec tant d'insistance. Car, en toute rigueur, il exprime, avant tout, un sentiment non seulement partagé par tous ceux qui font de l'écriture le sujet de leurs réflexions érudites, mais encore profondément ancré dans la conscience commune. Tout se passe chez nous comme s'il était une fois pour toutes convenu que le langage articulé doit être ensemble la source de la pensée et, de manière encore plus lointaine et comme par une manière d'abâtardissement, celle de l'écriture.






Il se trouve que sur ce point les populations du désert – les enfants d'Inilo – ne partagent en aucune façon notre représentation; ils partent même d'une conception tout opposée. Cette conception se fonde




sur un mythe qui pose le dessin, héritier de la trace, en tant qu'origine des modulations de la langue. Comme il va de soi, on objectera qu'il ne s'agit là que d'une fable ayant entre autres fonctions celle de répondre à l'insoluble question des origines dont, pour notre part, nous avons su, avec sagesse croit-on, renoncer à dénouer le paradoxe. Et ce sont justement les progrès de nos connaissances linguistiques qui ont achevé de réputer dénuée de pertinence cette question des origines. Or, chez les enfants d'Inilo, le mythe ne donne pas lieu seulement à des énoncés verbaux qui entrent sous une forme abrégée dans le système éducatif de la jeunesse et se déploient dans leur plein développement lors de certaines cérémonies, les fêtes de la régénération de la voix; il est aussi au départ d'une pratique qui paraît bien relever de ce que nous appelons écriture.







Cette dernière se manifeste comme un ensemble en puissance infini d'idéogrammes qui peuvent adopter deux sortes de support durable. On peut en rencontrer sous forme de stèles qui ne servent en aucun cas à borner un espace ni à baliser un itinéraire. Tout au contraire – et cela explique le fait que les rares voyageurs ayant traversé cette contrée n'en aient pas eu connaissance – les stèles sont placées dans des

lieux écartés, voire d'accès difficile, où l'on ne se rend que pour entrer en méditation devant un texte particulier. L'autre support de l'écriture se présente sous forme de tablettes d'ardoise finement gravées, faciles à transporter et à manipuler. Elles circulent donc et peuvent, dans certains cas, donner lieu à des échanges. Enfin, n'importe qui peut aussi tracer quelques signes sur un espace meuble, ainsi que cela fut observé par le voyageur inconnu, mais, dans ce cas, on a soin d'effacer cette fragile inscription improvisée après en avoir proposé la lecture à un ou plusieurs interlocuteurs. Cependant, on ne peut se convaincre de la qualité d'écriture de tels signes qu'à la condition de ne pas se contenter d'une interprétation globale du texte, car il est tracé précisément pour donner lieu à plusieurs lectures. Ce n'est donc que par une analyse de chaque signe examiné isolément et en lui-même que l'on peut se convaincre que l'on a bien à faire avec des idéogrammes. Un tel exercice est ce que n'a pas su pratiquer le premier homme qui découvrit cette écriture sans la reconnaître pour telle. Ainsi qu'on l'est communément, il était de prime abord persuadé qu'un texte ne mérite d'être pris en considération qu'à la condition qu'on puisse lui attribuer une signification stable et une seule – fût-il tracé


dans le sable – et cela, en dernière analyse, pour des motifs techniques. Il n’a pas pris garde qu’il s’adressait à des gens pour qui l’efficacité symbolique l’emporte sur toute autre et qui ne se soucient guère de l’usage immédiatement pratique que l’on pourrait faire de l’écriture. Ainsi, l’expression de contentement qu’il vit sur le visage de ses informateurs n’était-elle pas à attribuer à l’ironie ou à la bêtise ignorante mais à la fierté d’hommes qui venaient de dévoiler la fécondité de leur système de notation. Car il ne s’agit pas pour eux de véhiculer une information précise, mais d’éveiller chez le lecteur les pouvoirs du rêve ou de l’imagination.











On est étonné que pour parvenir à une fin si ambitieuse ils n’usent au départ que d’une symbolique élémentaire qui se diversifie ensuite par combinaisons successives. Là réside la richesse de leur écriture. Par exemple, la terre est ensemble une assise, un sol ou une surface, et l’espace nourricier des racines  et si l’on veut insister sur les racines, le dessin prend ce nouvel aspect . L’air est schématisé par l’expression de courants invisibles , l’eau par ses ondulations , le feu par une flamme . Cependant, ces signes élémentaires peuvent être conjoints à d’autres de manière à fournir de nouvelles significations. La

flamme au contact d'un autre dessin indiquera l'action de brûler, et le degré ou l'état de combustion sera rendu manifeste par la position respective des signes. De même pour l'eau, tandis que le symbole de l'air exprime non seulement l'élément proprement dit mais aussi sa circulation possible donc une ouverture ou, avec une légère modification:  une brisure, voire une fracture: . Il en résulte que le signe  se traduit par l'éclat ou la lumière.









Pour le temps, voici le jour:  et la nuit: . Dans le premier cas, on reconnaît le soleil au-dessus de l'horizon. Précisons que, conformément aux croyances en vigueur dans le désert, le soleil n'est pas signifié par le périmètre d'un cercle mais par un trou circulaire. La même forme dans d'autres positions désigne le sujet humain quelconque. La nuit tâche de figurer une sorte de conjonction de la terre et du ciel par torsion de l'horizon . Ce qui engendre la lune . Les indigènes distinguent aussi l'aube  et le crépuscule du soir .

On voit d'après ces exemples que les signes aussi bien que se composer peuvent se fragmenter: le soleil – le creux du ciel – quand il ne surmonte pas l'horizon devient un être humain, de même qu'abstraction faite de l'inflexion de l'horizon la nuit devient lune.

On peut se demander si l'un des deux signes engendra l'autre; si l'on a ajouté un paraphe à la lune pour la montrer engendrant la nuit ou si c'est la nuit qui, se retirant, donna naissance à la lune. Les usagers de cette écriture considèrent ces deux mouvements de pensée comme simultanés et les deux sens embrassés ensemble par la même idée ou la même action de l'imagination. Ils ne semblent pas, dans la vie pratique, commettre de confusion entre la cause et l'effet mais, quant aux signes, établissent une relation de réciprocité entre le déterminant et le déterminé. Le signe de la nuit est fort intéressant à cet égard. Comme il comporte une sensible connotation sexuelle féminine, on peut aussi, selon le contexte, le traduire par: le moment ou le règne des femmes, cependant que composé à d'autres signes il dénote un caractère opaque ou obscur. Ainsi, l'eau trouble s'écrit: . Or, ce même signe peut se lire comme l'eau de la nuit ou l'eau essentiellement féminine, autrement dit le début de la parturition. Le même signe peut donc infléchir d'un coup toute la lecture d'un texte et la même inscription peut être reçue comme l'évocation d'une partie de pêche dans des conditions difficiles ou comme rappelant que nous sommes tous issus de la nuit de la femme.


Toutefois, quand il s'agit de marquer la différenciation sexuelle, on a recours à d'autres images. Le masculin est une sorte de flèche dressée surmontée de l'ébauche d'un bulbe . On peut noter comme l'indice d'une sensibilité particulière, peut-être même d'une revendication, le fait qu'un tel dessin soit ouvert aussi bien que l'est celui du sexe féminin en flèche fendue vers le bas . Sans doute, dans ce dernier cas, peut-on reconnaître une figuration sommaire de la vulve mais l'analyse renvoie aussi à l'un des composants du signe de la fracture  combiné à celui de l'oiseau , de sorte que la vulve est l'ouverture de l'oiseau ou l'envol. Ainsi, le signe féminin pourra-t-il dénoter toute action ou tout événement exaltant. Pour d'autres parties du corps humain, la bouche  est une flamme couchée, tandis que le sang  participe de la vague  et de la bouche et, à travers cette dernière, du feu. La voûte crânienne  désigne aussi la pensée mais également la mort ou le fantôme, en sorte que la relation de la pensée et de l'absence est toujours évidente. Une pensée ardente  est une hantise. Enfin, le même signe courbe, placé en position verticale  marque la compréhension, donc aussi une somme ou un ensemble. Encore que l'idée de rassemblement puisse




s'exprimer également par un signe rectiligne .



Le refuge, la hutte, la maison s'écrivent , tandis que l'environnement ou le cadre appellent , qui manifeste aussi qu'un site ne se définit que par la présence de plusieurs individus. Le lit est une partie de l'habitat, son sol:  et deux individus sur le même lit  signifie l'amour, dans l'acception générale du terme, mais le couvrement rappelle que, si grande soit l'intimité de deux êtres, chacun garde ses particularités – la couverture de sa maison –, quand même s'agirait-il de relations entre parents et enfants. On ne s'étonnera pas que l'inquiétude ou le malaise s'expriment ainsi: . Sur la même base on trouve encore  le sursaut, la secousse, l'agitation, et  l'éveil, la révélation, dessin que l'on peut aussi traduire par les adverbes soudain ou déjà. Une hypothèse, qui reste à confirmer, ferait de  une forme féminine.



Portant de timides reliefs godronnés au registre supérieur et la gravure d'un triangle vulvaire à la base, certaines stèles très archaïques évoquent, de manière sommaire mais indubitable, la forme d'un corps féminin. Il est probable qu'au départ il s'agissait de dalles dont le contour général aura frappé leurs inventeurs rendus attentifs aux accidents naturels de leur surface. Il leur aura suffi de préciser légèrement



ces ébauches et de dresser la pierre pour qu'avec le surgissement d'un signe de fécondité s'enclenche l'aventure de l'écriture .

Le tracé suivant , qui n'est pas sans analogie avec le précédent, renvoie à la chair qui, morcelée, posée sur une table , devient la viande. Et, enfin, on a le siège ou l'assise .

Le miroir  est un lit redressé, mais si l'on ne veut envisager que le reflet, on fera abstraction de ce qui s'y mire . On peut noter au passage que ce dessin correspond à l'achèvement vertical d'un composant du signe de l'inquiétude.

Cependant, les signes qui concernent le champ de l'écriture et de la parole et que l'on pourrait définir comme des signes linguistiques à proprement parler, s'inspirent plutôt de formes courbes. À cela il pourrait y avoir deux raisons. D'abord, les courbes apparaissent dans l'expression du visage et dans le dôme du crâne dont le schéma renvoie, comme nous l'avons vu, à la pensée. Ensuite, on trouve à ce niveau ce qui semble bien être l'ébauche d'une écriture cursive. La parole est figurée par le profil d'une bouche ouverte où s'agite la langue . La partie centrale du dessin figure la langue comme une demi-bouche ou la pointe d'une flamme couchée , tandis que la partie supérieure, son début:

ʹ, désigne la lecture en tant qu'elle est l'origine de l'élocution. La parole interrompue ʹ est une question, et la compréhension de la question, ou son accueil, est la réponse ʹ, signe qui marque aussi, par son mouvement d'interpénétration, la fornication. Isolée, sa partie supérieure traduit la négation ʹ. Enfin, la lecture de la réponse ʹ désigne aussi bien l'attention que le désir, à quoi il suffit de combiner la marque d'un sexe ʹ ʹ pour signifier qu'un homme ou une femme est en posture d'attention ou de désir. Ici encore on peut relever la mise en évidence d'une façon de penser, en l'occurrence l'association du désir à une sorte de lecture. Le nom ou le mot ʹ combine la symétrique de la lecture ʹ avec la négation ʹ comme s'agissant d'une notion dont la lecture ne saurait être inversée. Le nom est sans équivoque, il est le déchiffrable par excellence. On peut noter en outre que ce signe renverse la nuit par l'effet d'un envol. Il comporte de cette manière encore une nuance d'élucidation qui peut d'ailleurs être contredite par l'adjonction d'un signe de nuit ʹ, auquel cas on a affaire au nom occulte ou au prénom qui ne peut être divulgué. Placé dans son lit, c'est-à-dire dans son lieu propre, ʹ, le nom devient signe, trace, inscription ou même tablette, tandis que fiché en terre ʹ, c'est une stèle.